

GÉRARD CHALIAND
avec la collaboration de Michel Jan

VERS UN NOUVEL ORDRE DU MONDE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110723-4

© Éditions du Seuil, avril 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Ce livre se propose d'explorer les tenants et les aboutissants du changement d'équilibre géopolitique qui s'opère sous nos yeux, sur fond de crise financière et économique, aux États-Unis et plus particulièrement en Europe. Cette crise intervient alors que plusieurs États, naguère dominés par l'Europe, mais qui furent par le passé, surtout en Asie, des puissances considérables, se redressent, autrement dit réémergent, et viennent modifier un ordre du monde que l'Occident considérait comme intangible. Mais cette pérennité n'était que fictive : l'ordre censé s'installer dans la durée n'avait pas encore commencé à s'établir en Asie il y a plus de deux cent cinquante ans.

La formidable puissance que sont les États-Unis – lesquels se sont hissés au premier plan dès le début du siècle dernier, ont réaménagé le monde après la Seconde Guerre mondiale et ont si activement contribué à l'effondrement de l'adversaire soviétique en 1991 – connaît depuis peu un relatif déclin. Il lui faut retrouver son dynamisme interne, assainir ses finances, rajeunir son infrastructure et épouger deux échecs politiques, en Irak et en Afghanistan. Ayant réorienté sa stratégie vers l'Asie/Pacifique, Washington, avec l'aide de ses alliés, va s'efforcer de préserver aussi longtemps que possible sa prééminence sur la masse eurasiatique.

Bien sûr, les États-Unis disposent d'une avance importante dans des domaines essentiels : militaire, technologique, scientifique, ainsi que dans leur capacité d'innovation et d'adaptation, sans compter une considérable politique d'influence, qu'elle soit culturelle ou non, ce qu'on peut désigner en français par l'expression de *pouvoir feutré*. Cependant, comme nous l'avons déjà écrit¹ : « Ce qui s'esquisse sous nos yeux, au-delà du brouillard de la crise, annonce le début de la fin de l'hégémonie absolue exercée par l'Occident depuis quelque trois siècles. »

Au cours de la décennie écoulée, cette « hégémonie absolue » touchait à sa fin. Même si les États-Unis restent, et de loin, les premiers, réapparaît un monde rappelant celui du début du XVIII^e siècle, lorsque la Chine des Qing, l'Inde moghole, la Perse séfévide et l'Empire ottoman étaient des puissances redoutables.

Ce basculement géopolitique est illustré par la crise financière et économique révélée en 2007-2008 et par l'accession de la Chine au rang de deuxième puissance mondiale, ainsi que par l'essor d'autres pays réémergents, comme l'Inde, tous facteurs qui sont loin d'avoir épuisé leurs effets. Bien qu'urgentes, les mesures qui s'imposent pour s'adapter à cette nouvelle donne, particulièrement dans une Europe affaiblie par la crise de l'euro, paraissent encore insuffisantes. L'avenir s'annonce difficile pour nombre de pays industriels.

Envisagée dans le temps long, la domination exercée par l'Europe et, plus récemment, par les États-Unis, aura-t-elle duré un demi-millénaire comme on nous l'a enseigné ? Ou faut-il la regarder comme le fruit de l'expansion, impériale à l'échelle asiatique et africaine, principalement liée à la révolution industrielle

1. G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Géopolitique des empires. Des pharaons à l'Imperium américain*, Paris, Arthaud, 2010 (rééd. Champs-Flammarion, 2012).

et à la croissance démographique qui caractérisent l'Europe du XIX^e siècle ?

De fait, le regard porté sur l'histoire est fonction d'un esprit du temps qui change rapidement. La perspective, pour n'être pas anachronique, doit être datée. À l'école communale, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la conquête espagnole de l'Amérique était présentée comme une flamboyante épopée au cours de laquelle une poignée d'hommes courageux renversait des empires. Aujourd'hui, la compassion pour les victimes transforme les conquistadors en bourreaux. L'évaluation sereine, dégagée autant que faire se peut de l'idéologie, cherche à établir les faits aussi rigoureusement que possible. Par ailleurs, si l'on est soucieux de comprendre, mieux vaut chercher à refléter la perception des protagonistes que supposer qu'ils partagent une même appréhension des réalités. Aussi s'efforcera-t-on de rendre sensibles des visions et des intérêts antagonistes.

Dans cet esprit, cet ouvrage ne traite pas seulement de l'actualité immédiate née de la crise et de ses conséquences politiques et économiques. Il s'efforce, au contraire, à l'heure de son déclin relatif, de décrire l'impact de l'Occident sur le reste du monde durant les deux derniers siècles, et de faire mieux comprendre, sur la durée, le flux et le reflux de sa puissance politique, économique et démographique. Avec ses ombres et ses lumières, l'Europe a imprimé un choc salutaire sur bien des sociétés et a même constitué, pendant un moment, un modèle sans concurrent. Elle a fourni aussi aux autres, bon gré mal gré, les clés et les armes pour qu'ils se libèrent de sa propre domination.

En effet, les valeurs universelles dont se réclame l'Occident, et qu'il ne défend pas toujours sans hypocrisie, restent liées à l'éminente dignité de la personne et au droit à la liberté de conscience, à l'égalité devant la loi, au droit de demander des comptes aux élus auxquels est délégué, pour une période donnée, un pouvoir limité par des institutions. Ce n'est pas tout, puisqu'il faut aussi

compter sur le droit à la révolte en cas de violation du contrat social et sur celui au bonheur, cette singulière exigence. Ces valeurs méritent toujours d'être proposées au monde et d'être défendues.

La crise actuelle n'a pas seulement pour origine la hausse des prix des hydrocarbures ou, depuis peu, les excès de la dérégulation américaine ou encore l'endettement que tous les États industrialisés ont contracté en continuant de mener un train dont ils n'avaient plus les moyens. Elle vient, au premier chef, du retour de ceux qui s'étaient laissé distancer par les avancées de l'Occident à partir du XVIII^e siècle.

Il y a soixante ans, à Bandoeng, les pays qui s'étaient libérés de la tutelle de l'Europe proclamaient leur volonté de participer à nouveau, de façon active, aux affaires du monde. Aujourd'hui, ayant, comme le Japon en son temps, entrepris un rétablissement économique spectaculaire, ces États, ou du moins les plus dynamiques d'entre eux, sont en train d'établir un nouvel équilibre. Le plus puissant, la Chine, aspire à l'instauration d'un ordre international plus conforme à ses intérêts, sinon à tenter de se substituer à la puissance qui, jusqu'à présent, a tenu la première place.

Michel Jan, qui a une longue familiarité avec la Chine, son histoire passée et récente, traite dans plusieurs chapitres de ce rival majeur, celui que l'Occident considère comme l'Autre. Contrairement à la perspective cavalière que j'ai adoptée, compte tenu de la diversité des aires que j'aborde dans la durée, Michel Jan, lui, s'est efforcé de cerner son sujet au plus près. Ce faisant, il rend compte de façon rigoureuse et précise de la Chine depuis le grand tournant entrepris par Deng Xiaoping, il y a maintenant trente-cinq ans, et qui a porté ce pays au deuxième rang mondial. Nos deux approches se complètent puisque Michel Jan décrit et analyse la puissance montante de l'ordre international qui se met en place sous nos yeux.

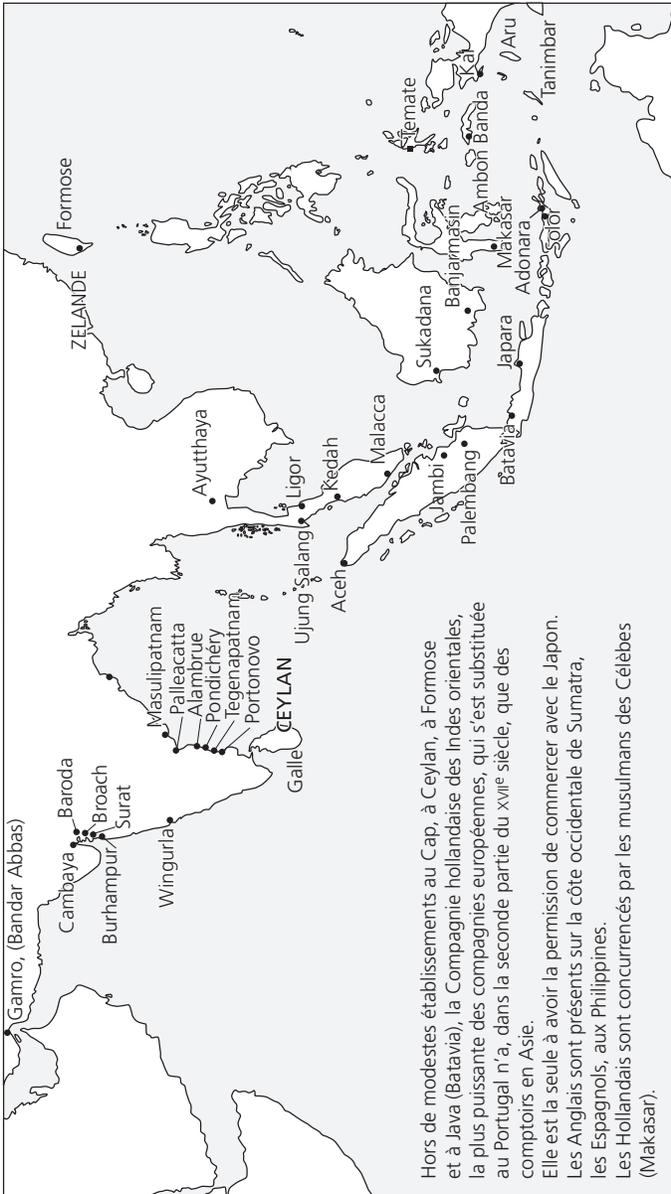
INTRODUCTION

La progression de la Chine et ses choix, dans les décennies à venir, sont la grande inconnue dont dépend l'équilibre du monde. L'affaire méritait qu'on lui consacre plusieurs chapitres. Michel Jan en indique, sans illusion, les paramètres.

I

La première mondialisation et ses suites

La première mondialisation du monde connu, celle qui survient du VIII^e siècle jusqu'au XV^e siècle et au-delà, a de fait été réalisée par les musulmans. Les Arabes et autres islamisés, notamment persans et par la suite turcophones, occupent alors tout l'espace qui s'étend de l'Espagne à l'Inde du Nord et à l'Asie centrale. C'est ainsi que les routes de la soie sont d'abord musulmanes, même s'il existe aussi un réseau issu de l'Empire romain d'Orient (Byzance), qui s'appuie entre autres sur des chrétiens nestoriens, avant que ceux-ci ne soient éliminés par Timour Leng (Tamerlan). Surtout, le grand océan des échanges mondialisés est l'océan Indien, où le commerce est principalement tenu par les musulmans. Trois mois par an les vents soufflent d'ouest en est, suivis de périodes d'accalmie, puis durant trois autres mois ils soufflent d'est en ouest, permettant ainsi de commercer, de l'Hadramaout et Oman vers l'Inde, Ceylan et, par le détroit de Malacca, jusqu'à Canton, en passant par l'Indonésie. Jusqu'à ce que l'Empire britannique règne sans partage sur l'océan Indien à la fin du XVIII^e siècle, on rencontrait dans les ports des réseaux de marchands arabes, persans, juifs, arméniens, indiens ou chinois. Les Cholas du sud de l'Inde déploient également une importante activité maritime, du X^e au XIII^e siècle, des Maldives jusqu'aux côtes chinoises et plus particulièrement dans l'archipel malais.



Les comptoirs de l'océan Indien

Ils prennent la suite de l'État thalassocratique du Srivijaya en Insulinde (VII^e-X^e siècle).

Au XV^e siècle, alors que les Portugais n'ont pas encore atteint le cap Bojador, à la latitude des Canaries, sept grandes expéditions maritimes chinoises commanditées par la dynastie Ming sillonnent, à partir de 1405, l'océan Indien jusqu'à l'Afrique orientale. Bien avant encore, la Chine des Song (XI^e siècle) avait entrepris la construction de jonques de bonnes tailles (la boussole est inventée au XI^e siècle et la poudre à canon était déjà connue sous les Tang, au X^e siècle). Durant la période d'hégémonie arabe puis ottomane, l'Afrique orientale joue un rôle important de réserve d'esclaves avec pour relais essentiels : Zanzibar, Mombasa, Kilwa, Sofala et Qelimane.

Rappelons que, à l'heure où l'Espagne triomphe, l'Empire ottoman domine en réalité la moitié du bassin méditerranéen, les Balkans et les pays danubiens, jusqu'à Budapest. Le siège de Vienne (1529) est le seul échec des Ottomans dont la flotte dispute, victorieusement, la mer Rouge et la partie occidentale de l'océan Indien aux Portugais. Lorsque les Espagnols débarquent aux Philippines, au XVI^e siècle, ils sont surpris de voir des musulmans à Mindanao. Ils vont, comme à leur habitude, les désigner comme *Moros* (Maures). La ville d'Europe la plus peuplée est alors Constantinople, estimée à quelque 700 000 habitants. La Chine des Ming, au XVI^e siècle, a quelque 60 millions d'habitants. Nankin et Pékin sont d'une taille très supérieure aux capitales européennes. La suzeraineté de la Chine est, bon gré, mal gré, reconnue par les États périphériques. Entre-temps, l'islam se propage pacifiquement, à travers les échanges, en Indonésie (Aceh, Java, Bornéo, Sumatra) et en Malaisie, du XIV^e au XVI^e siècle.

En Méditerranée, une alliance chrétienne – la dernière en date – entre la Sainte Ligue (Espagne, Venise, États pontificaux) et l'archiduc d'Autriche l'emporte en 1571 à Lépante et détruit les galères ottomanes ; cependant, dès l'année suivante, la flotte

musulmane est reconstituée et les Portugais se heurtent à la puissance de cette marine qui, jusqu'en 1580, demeure en pleine expansion. Plutôt que de s'en prendre aux comptoirs, les capitaines ottomans cherchent à détruire les navires portugais. Ceux-ci ne peuvent plus prétendre au contrôle de l'océan Indien et de la mer Rouge.

Déjà, les États dynastiques européens n'ont plus les mêmes intérêts : on ne se bat plus au nom de la chrétienté. La France s'oppose aux Habsbourg et va même jusqu'à s'allier, brièvement, à Soliman, qui, de son côté, favorise les protestants contre les Habsbourg. Ces derniers recherchent une alliance de revers avec la Perse séfévide, rivale des Ottomans.

D'une politique de comptoirs à l'investissement des *Hinterland*

On nous a enseigné que l'expansion européenne menant à la domination du monde datait de 1492. À cette date, tandis que Grenade, tenue par les musulmans depuis le VIII^e siècle, revient aux mains espagnoles, Christophe Colomb, à la recherche d'une voie maritime vers les Indes, aborde le continent américain au nom de la monarchie espagnole. C'est la fin de la Reconquista, entamée peu après le début des croisades ; l'Islam recule et bientôt s'efface de la péninsule Ibérique. Au Portugal, Henri, le navigateur, pousse déjà ses capitaines à braver la mer le long des côtes d'Afrique pour chercher un accès maritime aux épices des Indes, car la voie terrestre est encore tenue par les musulmans.

L'épopée maritime portugaise porte ceux-ci, en un siècle, jusqu'au Japon. Elle est célébrée par Camoens dans les *Lusiades*. La conquête espagnole se déploie au Mexique, puis au Pérou et, par la suite, dans le cône Sud du continent américain. Pendant un siècle et demi, l'Espagne domine une partie du monde, tout

en demeurant la première puissance en Europe. Elle donne alors naissance au grand Francisco de Vitoria, qui invente le « droit des gens » (et celui des Indiens), à Las Casas, à Cervantès, à Francisco de Quevedo et au théâtre du Siècle d'Or, tout cela dans une langue d'une admirable sobriété.

Tandis que les Portugais ont doublé Le Cap (1487) et atteignent la côte occidentale de l'Inde (1498), la circumnavigation de Magellan et d'El Cano démontre qu'on peut, par voie maritime, faire le tour du monde.

Deux croisades tardives, aux Balkans, à Nicopolis (1396) et Varna (1444), sont des échecs. Les Ottomans s'emparent de Constantinople (1453) alors que les Balkans étaient déjà sous domination musulmane. Les voies d'accès terrestres vers l'Orient étant devenues problématiques, l'investissement du continent américain et d'une route maritime vers l'Orient met un terme à l'isolement géographique de l'Europe occidentale.

La conquête du Mexique est réalisée par Hernán Cortés avec un peu plus d'un millier d'Espagnols, secondés par des forces locales importantes, et ce en moins de dix-huit mois. Cette victoire est due à l'habileté diplomatique de Cortés, et à la supériorité militaire des Espagnols (qualité de l'armement, cavalerie, discipline). Mais l'effondrement de l'Empire aztèque paraît avoir eu surtout des causes d'ordre culturel. Jamais, par exemple, au cours des croisades, l'adversaire vaincu n'a eu le sentiment d'être abandonné par ce qui constituait le socle de sa foi. Lorsque Pizarre débarque sur la côte péruvienne avec un peu plus de 150 hommes, en 1532, il ignore que l'Empire inca vient de connaître une guerre de succession gagnée par le prétendant illégitime, Atahualpa. Il dresse une embuscade pour s'emparer de l'Inca, et peut dès lors investir la capitale, Cusco. Lorsque la révolte finit par éclater, il est trop tard. Les Espagnols, désormais plus nombreux, tiennent Lima et reprennent l'avantage.

L'or et surtout l'argent affluent vers l'Espagne, et la navigation transatlantique tient de la course entre Espagnols, Hollandais, Anglais et Français. La traite négrière prend lentement son essor, aux fins de se substituer à la main-d'œuvre locale, moins robuste. Cependant, si les bénéfices financiers et commerciaux sont substantiels, la population américaine, durement frappée par les épidémies, ne fait que se réduire et, en 1700, la population « blanche » totale du continent reste extrêmement modeste (400 000 habitants peut-être du Mexique à la Plata). En ce qui concerne les treize colonies de Nouvelle-Angleterre sur lesquelles nous disposons de statistiques fiables, on comptait 251 000 Blancs et 27 800 Noirs. En 1750, la population entière du continent américain est près de moitié moins importante que celle de la France. À la même époque, la Chine des Qing à l'apogée de sa puissance, le plus vaste empire d'alors, compte environ 250 millions d'habitants et produit près d'un tiers de la production mondiale. La masse eurasiatique et le pourtour méditerranéen constituent, de très loin, comme tout au long de l'histoire, l'épicentre démographique et politique du monde.

La geste triomphale des Portugais, interprétée comme une prise de possession impériale par l'Europe, ne leur assure le contrôle que de points d'appui : Ormuz, Diu, Goa, Calicut, Colombo, l'importante place, conquise par Albuquerque, de Malacca (1511), Macao. Le traité de Tordesillas (1494) comme celui de Saragosse (1529), à l'occasion desquels le pape partage le monde entre Espagnols et Portugais, restent virtuels. Ils ne concernent *de facto* que le continent américain, que les Blancs commencent à très modestement occuper tout au long du XVI^e siècle et du XVII^e siècle, et les Philippines.

Bien sûr, l'investissement du continent américain, à partir de 1520, est un événement capital, de même que l'accès maritime à l'Asie, accompli par Vasco de Gama. Il faut du reste souligner que le désenclavement de l'Europe est essentiellement maritime.

Les routes terrestres, dites « de la soie », empruntées par des caravanes marchandes entre l'Europe et l'Extrême-Asie, sont principalement parcourues par d'autres que les Européens.

À l'extrémité de l'Europe, les Russes ont secoué la domination mongole et commencé à les refouler avec la prise de Kazan (1552) et celle d'Astrakhan (1556). Au cours des XVI^e-XVII^e siècles, les cosaques investissent, par les fleuves et la steppe, la Sibérie centrale et débouchent sur la mer d'Okhotsk (1651). Au XVIII^e siècle, la Russie conquiert la steppe kazakhe ; le khanat de Crimée est éradiqué (1783), et l'Empire ottoman doit abandonner le contrôle de la mer Noire.

Les Pays-Bas, qui à grand-peine se sont libérés du pouvoir espagnol, vont disputer au Portugal ses comptoirs asiatiques – Colombo, Malacca (1641) – et en créer de nouveaux en Insulinde, tout en luttant contre la flotte espagnole afin de s'emparer des métaux précieux qu'elle rapporte d'Amérique. Ils créent, à l'instar des Anglais, une compagnie privée des Indes orientales, ces derniers ayant déjà une East India Company dès le début du XVII^e siècle. Plus tardivement, le Français Colbert crée, avec moins de succès, une Compagnie des Indes orientales.

À l'exception des Philippines, où les Espagnols sont présents dans l'*Hinterland*, les Européens ne disposent en Asie que de comptoirs¹ tout au long du XVII^e siècle. Le Japon se ferme au commerce avec les Européens de 1640 à 1854. L'unique établissement européen sur la route de l'Asie est celui du Cap (1640).

Sur le plan de la navigation, les avancées technologiques, en Europe, sont substantielles : compas magnétique, quadrants, sextants pour mesurer la hauteur des astres et repérer les latitudes. Jusqu'au XVIII^e siècle, cependant, les Européens ne disposent pas d'avantages techniques ou militaires décisifs par rapport aux grandes

1. Les Néerlandais contrôlent, à la fin du XVII^e siècle, un très modeste *Hinterland* autour de Batavia (Djakarta).

puissances asiatiques. Longtemps, sur l'océan Indien, les Européens ont souffert de leur petit nombre, de l'absence quasi totale de cavalerie et de l'éloignement. On ne saurait sous-estimer l'importance de la dimension maritime pour l'Europe, mais il faut rappeler que c'est l'Empire ottoman qui assiège Vienne, pour la seconde fois en 1683, et que son lent recul ne commence qu'à partir de 1699.

Ce sont les mines d'argent et d'or des Amériques¹ qui fournissent aux Européens les moyens d'acheter les denrées asiatiques (épices, soie, porcelaine) qu'ils convoitent. Hollandais, Français et Anglais rivalisent sur mer mais s'en tiennent pour l'essentiel à la politique de comptoirs, au cours de la plus grande partie du XVIII^e siècle. C'est à partir de la fin de la guerre de Sept Ans (1756-1763) que l'Angleterre est victorieuse sur le terrain en Inde (comme au Canada). Elle a supplanté les Pays-Bas avant de se heurter aux Français. Elle devient le moteur de l'hégémonie européenne, l'agent d'un grand basculement.

Coloniser l'Asie

En 1757, l'Anglais Clive, de la East India Company, remporte une très nette victoire en Inde orientale, à Plassey, mais il faut attendre 1769 pour que la Compagnie, profitant de la décadence

1. Le traité atlantique concerne environ 11 millions d'esclaves (cf. Olivier Pétré-Grenouillau, *Les Traités négrières*, Paris, Gallimard, «Folio Histoire», 2004), dont plus de 9 millions entre 1700 et 1850. La traite arabe et musulmane aurait touché 14 à 15 millions d'individus, mais s'étale du VII^e à la fin du XIX^e siècle. La traite musulmane a concerné 1 million de personnes par siècle, celle des Européens 6 millions au XVIII^e siècle. L'abolition de l'esclavage est proclamée selon les pays (les Britanniques et les Français étant les premiers) entre la fin du XVIII^e siècle et 1848. Ailleurs, la fin *officielle* varie : Empire ottoman : 1876 ; Corée : 1894 ; Chine : 1910 ; Iran : 1928 ; Bahreïn : 1937 ; Arabie Saoudite : 1962 ; Yémen : 1962 ; Oman : 1970 ; Mauritanie : 1980 ; Pakistan : 1992.

militaire moghole et jouant des divisions internes, pénètre substantiellement au Bengale. L'Inde, sans unité, avant comme après les Moghols, est le ventre mou de l'Asie.

Le territoire indien est investi à la fin du XVIII^e siècle à partir de Calcutta, tandis que les colons américains se révoltent justement contre la domination britannique (1776) et que débute, toujours en Angleterre, la révolution industrielle. Conjuguée avec une marine puissante, celle-ci va favoriser l'établissement d'un véritable empire *territorial* en Asie. En 1796, Ceylan devient britannique. Les Hollandais sont désormais confinés aux comptoirs de l'Indonésie. L'année précédente, ils ont perdu Le Cap au profit de l'Angleterre. Le plus vaste empire territorial européen, en 1750, est celui de l'Espagne et se situe aux Amériques. En Asie, elle n'est présente, jusqu'en 1898, qu'aux Philippines, depuis le partage de Saragosse.

Dès 1707, en Inde, la dynastie des grands Moghols s'est effondrée, laissant la place aux Mahrâtes. À la fin du XVIII^e siècle, la présence territoriale européenne n'est effective que sur une très petite partie du nord-ouest de Java et au Bengale. La pénétration des Anglais au Bengale s'est avérée relativement facile. L'Inde, traditionnellement, se conquiert par le nord-ouest depuis les temps les plus reculés, et c'est précisément dans cette aire que l'on trouve les populations les plus martiales. Le Bengale, protégé par la barrière himalayenne, n'a pas de tradition guerrière et, la diplomatie aidant, l'investissement du nord-est de l'Inde s'est fait sans grande difficulté, sous la bannière privée de l'East India Company.

En 1784, avec l'India Act, la Grande-Bretagne jette les bases de l'administration coloniale en Inde orientale. Le premier représentant du gouvernement de Sa Majesté arrive en Inde en 1786. Le Bengale devient entièrement administré. Durant les années de lutte qui l'oppose en Europe aux appétits impériaux de Napoléon, la Grande-Bretagne continue de mener une politique d'expansion territoriale. Delhi, la vieille capitale moghole, est occupée (1805),

de même qu'une partie de la côte occidentale. La suprématie de la Grande-Bretagne est grandement facilitée par les divisions d'un pays très morcelé. Mais aussi par de nouveaux facteurs économiques. Si l'Europe, jusqu'alors, achetait des produits asiatiques et vendait peu, l'Angleterre industrielle fournira désormais les produits textiles dont le coût de production, grâce aux nouvelles machines à filer et à tisser mécaniques, ne peut être concurrencé par les producteurs indiens.

La grande parenthèse des guerres de la Révolution et de l'Empire (1789-1815) va retarder l'investissement territorial réel de l'Asie d'un quart de siècle, mais après cette date, la constitution des empires coloniaux outre-mer bat son plein jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale. La Russie, elle, s'étend par continuité territoriale tout au long de la Sibérie dès le milieu du XVI^e siècle. Son expansion proprement coloniale commence à la fin du XVIII^e et s'étend vigoureusement au siècle suivant en Asie centrale et au Caucase, au détriment de l'Iran, de l'Empire ottoman et de ses alliés de Crimée. La rivalité avec la Grande-Bretagne s'amorce déjà en Asie, mais la Chine des Qing, dont la superficie a quasiment doublé et dont le poids démographique a été multiplié par deux, puisqu'elle atteint alors près du tiers de la population mondiale, bloque, avec le traité de Nertchinsk (1689), l'avancée russe pour près de deux siècles.

La domination territoriale de l'Europe en Asie, à peine entamée à la fin du XVIII^e siècle, s'étend de façon résolue de 1815 à 1920, soit en un peu plus d'un siècle. On peut, du point de vue de la durée de l'expansion jusqu'aux marches de l'Inde, la comparer à celle de l'Islam (636-751), cent quinze ans environ, ou à celle des Mongols (1206-1279).

Bientôt, avec des machines et des navires à vapeur, des avancées en matière de puissance de feu, le télégraphe et plus tard le chemin de fer, les Européens vont imposer leur domination sur quasiment toute l'Asie et l'ensemble de l'Afrique, à l'exception de l'Éthiopie chrétienne. Mais cette hégémonie sera plus brève que prévue.

L'archipel indonésien a depuis longtemps joué un rôle majeur dans le réseau qui s'étend du Sud arabe à la Chine et au Japon avec, pour voies de passage, les détroits de Malacca et de Sunda. L'Indonésie fournissait des épices et de l'or, la Chine le thé, la soie, la porcelaine, l'Inde le poivre et le coton. En Indonésie, longtemps dénommée Indes néerlandaises, la présence côtière est hollandaise, le contrôle territorial à Java se limite à l'*Hinterland* de Batavia (Djakarta). L'autorité coloniale réelle s'installe au XIX^e siècle. La guerre d'Aceh (Sumatra), qui débute en 1873 et dure près de dix années, permet, après la victoire des Pays-Bas, de contrôler l'Indonésie de façon systématique. De même, c'est la grande mutinerie des Cipayes (1857) qui provoque l'organisation rigoureuse de la mainmise britannique sur l'ensemble du sous-continent indien.

La Chine des Qing (1644-1911) entre en décadence au cours de la première partie du XIX^e siècle. La guerre de l'opium (1839-1842) est menée par la Grande-Bretagne, et la Chine est graduellement et activement investie par les Européens, Britanniques toujours en tête. La puissante révolte des Taiping (1851-1864), une secte millénariste, se transforme en guerre civile très coûteuse en vies humaines et nécessite la participation de forces européennes. Une seconde guerre anglo-française, en 1856-1858, achève d'affaiblir la dynastie. Des traités établissent le système des concessions portuaires (Shanghai, Canton), et un semi-colonialisme s'instaure tandis que la Russie, par continuité territoriale, s'empare de 2,5 millions de kilomètres carrés grâce à des traités inégaux, en poussant vers l'Oussouri et le fleuve Amour. C'est ainsi qu'est fondé Vladivostok. En 1895, le Japon, vainqueur de la Chine grâce aux avancées du Meiji, exige des concessions et occupe Formose (Taiwan).

La conquête du Viêt-nam (Cochinchine, Annam, Tonkin) s'étend sur la seconde partie du XIX^e siècle. La Cochinchine devient

colonie en 1867. Déjà, la France avait établi un protectorat au Cambodge (que convoitaient les Vietnamiens). Après l'investissement de l'Annam, la conquête du Tonkin, habilement menée par le général Gallieni, ne s'achève qu'en 1896, quelques années à peine avant que n'apparaisse le premier mouvement d'émancipation. Au total, le Viêt-nam aura été pleinement tenu par la France durant moins d'une cinquantaine d'années (1896-1945).

En Afrique, les débuts de la colonisation à grande échelle (Algérie 1830-1847, Tunisie 1881, Égypte 1882) sont parallèles à cette expansion asiatique. Un partage du continent est entériné à Berlin par une conférence où se trouve la demi-douzaine de pays qui entend se partager l'*Hinterland* africain.

Le vrai choc des civilisations

*Le Choc des civilisations*¹, livre dans lequel Samuel Huntington s'efforce, au lendemain de la guerre froide, de formuler le paradigme du nouveau monde, celui de l'antagonisme de l'Occident et des « islamo-confucéens », s'est en réalité produit au XIX^e siècle lors de la formidable irruption des Européens dans le monde asiatique et, par la suite, africain.

Devant le choc colonial, les sociétés qui possédaient une longue histoire étatique, comme l'Égypte ou le Viêt-nam, sous l'influence des représentants des valeurs religieuses ou des élites lettrées, ont d'abord eu tendance à se réfugier dans la tradition comme idéologie de résistance. Chez les musulmans, les hommes de religion prônent ainsi la fidélité à la foi et questionnent la ferveur de ceux qui dirigent. Chez les confucéens, on déplore la perte de la vertu et on se demande si le souverain a toujours le « mandat

1. Samuel Huntington, *The Clash of Civilizations*, New York, Simon & Schuster, 1996 (*Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 2009).



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL / NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N° 108689 ()

Imprimé en France